

déposera sur la pierre qui se trouve tout près, et tu feras verser la pinte d'eau sur moi. C'est tout ce que je te demande pour les services que je t'ai rendus." Le jeune homme retourne dans la caverne, demande à l'ogresse une échelle et une pinte d'eau. Elle refuse, en faisant tout le train du monde. Comme il sort son épée la peur la prend; elle consent. Quand il a l'échelle et la pinte, il fait monter la vieille à cheval; et les voilà partis à monter. En chemin, de temps en temps, elle dit: "Arrête donc ici, un peu." Et lui, il crie: "Marche donc! trotte donc!" — "Mais mon ménage n'est pas encore fait; laisse-moi donc retourner." Le jeune homme lui fourre une claque sur la g. Voilà la vieille roulant en bas de l'escalier; mais elle se lève et ne prend pas de temps à venir le rejoindre.

Sortis de la caverne, ils s'approchent du chêne où se trouve le rossignol de l'étoile du jour. Avant de poser son échelle, le jeune homme met à terre son sac, en tire la tête, qu'il dépose sur une pierre; puise une pinte d'eau, la verse sur la tête. Ô grande surprise! Là, devant le jeune homme se tient la plus belle princesse de toute la terre, assise dans un beau carrosse, qui lui tend la main. Il est si fier de voir cette belle princesse délivrée qu'il saute dans le carrosse, et s'en va avec elle au plus vite. C'était pour se marier à elle.

Et la belle étoile du jour? Il a oublié de la rapporter, puisqu'on la voit encore tous les matins.

86. LE GRAND SULTAN.¹

Il est bon de vous dire: une fois, c'est un roi. Ce roi avait trois princes, ses enfants.

Toujours que, dans son jardin, il avait un pommier qui, toutes les nuits, rapportait une pomme, une grosse pomme.² C'était bien commode!

Une bonne fois, la pomme disparaît. Elle part toutes les nuits. Le roi met des gardiens ici et là, pour guetter partout et arrêter celui qui pouvait bien voler la pomme. Mais ça ne réussit pas; ils ne peuvent pas; la pomme disparaît toujours.

Le plus vieux des princes: "Bien, il dit, moi, je vas le garder, le pommier, cette nuit. Les gardiens se couchent, ils s'endorment justement *dans* l'heure où ça doit disparaître." Le roi répond: "Celui de vous autres, mes princes, qui déclarera *qu'*est-ce qui prend la pomme, celui-là aura ma couronne." C'est bien.

Le plus vieux s'habille, il se *grève* une bouteille de vin et de quoi

¹ Recueilli à Tadoussac, en sept. 1916, d'Édouard Hovington, alors âgé de 90 ans, qui l'apprit, il y a peu près 75 ans, d'Édouard Michaud, vieux journalier, de l'Anse-à-l'eau (Chicoutimi), et originaire de la rive sud du Saint-Laurent (Saint-Thomas ou Kamouaska?)

² Il s'agit évidemment d'une pomme d'or, comme on le voit dans d'autres contes.

pour se traiter comme il faut; il part. Arrivé dans le jardin, il s'en va au pied de l'arbre, où il y a un grand banc. Il s'assied, prend un coup, fume un cigare; il est bien! [Ne] s'endort pas; attend toujours. La pomme est encore là: Il la voit bien.

Quand ça vient vers minuit, *créyé! l'endormie* commence à le prendre. 'Sacré tonnerre! faut pas que je m'endorme, parce que ça ne servirait à rien.' Allumant un cigare, il se lève et commence à marcher au pied du pommier. *Ce n'est pas ça!* il écrase sur ses jambes; c'est plus fort que lui, il en meurt. "Il y a toujours un bout! il ne faut pas se faire mourir les jambes de même; je vas m'asseoir un peu. Il s'assied. *Pop!* le voilà endormi.

Il n'est pas longtemps endormi; fait un saut, se réveille; regarde en arrière; la pomme est partie; plus de pomme! "Ce n'est pas moi qui aura la couronne, parce que je n'aurai pas de nouvelles à donner de ce qui prend la pomme. Je suis aussi bien de m'en aller; la pomme n'y est plus." S'en va se coucher dans son lit.

Quand il se lève, le matin, le roi lui demande: "As-tu vu celui qui prend la pomme de notre pommier?" — "Ah, il dit, non!" Et il lui explique ce que je vous ai raconté: Il s'était endormi malgré lui. Le roi dit: "Si tu t'es endormi comme ça, il y a quelque chose qui va mal."

Le deuxième frère dit: "C'est un dormeux. Moi, je vas y aller, et je trouverai bien." — "Tu ne le trouveras pas mieux que moi." — "Toi, tu es un dormeux." Le roi ne dit pas le contraire.

Quand la nuit est arrivée, le deuxième frère se *grève* comme l'autre: des cigares, une bouteille de vin. . . . *Il n'y a pas de soin!* le roi avait de quoi à manger. S'en va s'asseoir sur le banc sous le pommier, se met à fumer; se lève; voyage un peu, tant qu'il n'est pas fatigué. Quand il est tanné de marcher, il se *rassit*; prend un cigare, un verre de vin. Comme il voit bien le pommier, il se dit: "S'il vient, j'en aura connaissance." Il est assis. Ça ne manque pas! *Toujours qu'il ne fera pas mieux que l'autre.*

Quand ça vient *devers* minuit, le voilà près de s'endormir. Allume vite un cigare, prend un verre de vin, se promène une *escousse*. Mais ça ne veut pas marcher. "Ah! je peux toujours bien m'asseoir un peu; fumer, ça me gardera réveillé." S'assied comme l'autre. *Pop!* il s'endort.

Il ne dort pas longtemps. *Sur* le moment, il se réveille, regarde. La pomme n'y est plus; elle est partie. Il dit: "C'est fini! je ne pourrai pas dire mieux que l'autre; elle est partie. Bien! je vas aller me coucher dans mon lit." C'est ce qu'il fait.

Le matin, le roi demande: "As-tu vu ce qui prend la pomme, la nuit?" — "Ah, il dit, non! J'ai veillé jusqu'à minuit. A minuit juste, je dormais. J'étais endormi; je n'avais pas pu rester réveillé, je suppose. Elle a parti, la pomme, et je n'ai pas vu ce qui est venu

la chercher.” L’autre se met à rire de lui un peu: “Ah! je savais bien que tu ne ferais pas mieux que moi.”

Le troisième prince, qui s’appelle Petit-Jean, dit, “Ah! vous êtes tous des dormeurs. Vous avez été là, au pied du pommier, et vous vous êtes amusés à boire, à fumer, à dormir; ah, ah, ah! Moi je vas y aller, si mon père, le roi, veut. Et je ne verrai pas la pomme partir sans vous en donner des nouvelles. “Le roi répond: “Pauvre enfant, des nouvelles? *Tu feras pas guère* mieux que les autres.” — “Ah oui! si je ne fais pas mieux, je ne ferai pas pire.” — “Vas-y!”

Le soir, il se *grève* une bouteille de vin, comme les autres, des cigares; et il s’en va. Arrivé au pied du pommier, il voit la pomme qui est là, vermeille, dans l’arbre. “Ah! il pense, je le verrai bien, ce qui va arriver.” Il s’assied sur le banc, une *escousse*, pour se reposer. Se lève de temps en temps, prend un coup de vin, allume son cigare, se promène. Ça va bien, pour commencer. Quand ça vient *devers* minuit, il voit toujours la pomme. *Créyé!* il s’aperçoit que *l’endormie* le prend; il ne peut plus se tenir. “Bien, il dit, je vas marcher.” Se lève, prend un verre de vin, allume un cigare, marche. Mais ça ne veut plus faire! Ca ne veut pas marcher! “*Sacréyé!* comment faire? Si je m’endors, elle va partir, comme les autres nuits.” Pense à une affaire; monte dans le pommier; s’assied justement là où la pomme est à la portée de sa main. La pomme est fraîche; il touche la pomme, pendant qu’il est *en califourchon* dans le pommier. Il n’y est pas longtemps sans sentir qu’il s’endort. Quand il voit ça, il pense: “Il ne viendra pas la qu[e]ri[r], parce qu’il ne la trouvera pas.”

Il faut vous dire que ces nuits-la, il ne faisait pas bien chaud; c’est pourquoi Petit-Jean s’était mis son gros capot de *fletchin* (?). Son capot était un peu entrouvert. S’allongeant le bras, *pogne* la pomme, la fourre dans son capot, ferme son capot pas mal, boutonne son capot. “Il ne me l’ôtera toujours pas sans que j’en aie connaissance!” Il s’endort tout de suite. Bien accoté, *dort un somme*.

Pas bien longtemps après, il entend froter le long de lui, comme si ça fouillait dans son *butin*. Fait un saut; il est réveillé. S’allonge la main là où il voit un gros *tapon* noir. Il l’attrape; s’y prend à deux mains. Les mains lui restent pleines de plumes. S’il avait arraché les plumes, il avait perdu la pomme, qui était partie de dans son capot. En regardant, il se dit: “Il m’a échappé; c’est égal! La pomme est partie, mais j’ai de quoi de plus que les autres à montrer.” Il met les plumes dans ses poches, plein ses mains. “*A’ct’heure*, je m’en vas me coucher.”

Le matin, au jour, tous se lèvent. Une fois levés; “Ah ah! ils ont dit, as-tu vu mieux que nous autres?” Il répond: “*J’ai pas fait guère mieux*; mais j’ai toujours une *revue*, et je peux toujours bien vous dire *de* ce qui peut prendre la pomme.” — “Bien, qu’est-ce que

c'est?" Petit-Jean s'en va *dans* la poche de son capot, prend les plumes, les étend sur la table. "*Créyé!* dit le roi, tu as mieux réussi que les autres . . . , pour les plumes." C'étaient des belles plumes, transparentes, de toutes sortes de couleurs. Les deux plus vieux restent bien bêtes quand Petit-Jean leur conte comment il s'y est pris. "Tu as bien fait, ils disent; mais c'est dommage que tu n'aies pas pu *tiendre* l'oiseau." — "Ah! mes amis, il est trop fort. Je n'ai pas lâché, mais il s'est arraché en laissant ses plumes." Le roi dit: "Je connais l'oiseau. C'est sûr que personne ne pourrait le tenir; on le connaît! Mais sais-tu quel *bord qu'il* a pris?" — "Bien, répond Petit-Jean, je le sais . . . de même; *tant* loin que j'ai pu voir, il a disparu sur le haut de la montagne. Je sais à peu près la place où je l'ai perdu de vue tout *d'un coup*." — "Oui?" — "Ah, il dit, oui!" — "Par exemple, disent les autres, on va le chercher." Il se *grèyent*, partent tous ensemble, s'en vont vers la montagne.

Arrivés sur le haut de la montagne où l'oiseau a disparu, Petit-Jean dit: "C'est à quelque part par ici que je l'ai perdu de vue. De temps en temps, le long du chemin, ils trouvaient une plume, en différentes places; ce qui les conduisait bien. Ils ramassent les plumes; c'étaient les bonnes plumes, transparentes et de toutes sortes de couleurs.

Sur la montagne, ils cherchent partout. Tout *d'un coup*, ce qu'ils voient? Une trappe, une grand' trappe. "Ce que c'est ça? demande le roi. *Sacréyé!* Cette trappe-là n'a jamais été connue. Comment ça se fait qu'elle se trouve ici?" Envoie chercher du monde.

Le monde commence à arriver. C'était bien curieux, cette trappe-là. Il y avait des arganeaux pour la soulever. A force d'homme, lève la trappe. C'était un trou où on ne voit plus rien. C'était noir sans [l]imites, dans le fond. "Ah! dit le roi, ce n'est pas aisé d'aller là; point d'échelle, point rien! C'est tout uni comme un tuyau. On n'est pas capable d'y descendre." Les princes disent: "On est assez de monde ici; vous autres, allez chercher une voiture bien remplie d'*amarres*, avec un grand panier. On attachera un panier au bout d'une *amarre*, un de vous embarquera dans le panier, et les autres le descendront dans le trou."

Leurs arrangements faits, ils posent une petite ligne pour sonner en haut, au cas où ils se trouveraient mal pris.

Le plus vieux dit: "J'y vas, moi." Prend son sabre, *embarque* dans le panier, part.

Ses frères se mettent à le *lârer*¹ en bas, dans le panier. Quand il a descendu un bout, il fait noir, il ne voit plus rien qu'un petit trou, en haut. Plus loin, c'était toujours de plus en plus noir. *En* dessous, c'était noir. Il voit toutes sortes de visions. Une fois, ça lui paraît

¹ Anglicisme de "to lower," baisser, descendre.

comme une bête affreuse qui s'approche, la gueule ouverte. Il prend son sabre, frappe; mais ça n'était rien. La peur faisait ça. D'une affaire à l'autre, la peur le prend *pas pour rire*. Il n'y a point moyen; il sonne la cloche. Les autres le *hâlent* en haut. Quand il est rendu là-haut, il raconte que ça n'était pas *résistable*, qu'il ne pouvait pas aller plus loin.

Le deuxième dit: "Je vas y aller." *Embarque* dans le panier, à son tour. Pour piquer au plus court, il en fait autant que le premier. Peut-être est-il descendu un peu plus loin; mais il sonne la cloche, remonte. "Pas moyen! il voit toutes sortes de bêtes; mais c'est impossible de leur faire de mal, même de leur toucher."

Bien, Petit-Jean dit: "Vous êtes des peureux, je vous le dis. Moi, je m'y rendrai bien, vous allez voir." — "Ah oui! Tu n'iras pas plus loin que nous, si tu peux y aller seulement." — "J'y vas!" *Comme* de vrai, le voilà dans le panier. "Filez l'*amarre*, filez l'*amarre*!" Descend, puis descend. A lui aussi il vient toutes sortes de visions, comme des dents dans des gueules terribles qui veulent le dévorer. Il n'en fait pas de cas; laisse descendre, en tenant son sabre à son côté. Rendu bien loin, en bas, *créyé!* *ce qu'il* entrevoit? *Comme* manière *d'une* plateforme. Ça s'éclaircit un peu; voilà le fond: "Je suis bon!" pense Petit-Jean. Laisse descendre encore un peu. Le panier arrête. "Me voilà donc rendu!"¹ Saute en bas du panier. Il fait encore noir pourtant. Toutes sortes de visions, des fantômes, des choses incertaines dansent autour de lui. Quand il veut y toucher, c'est comme des fleurs; ça recule; ce n'est rien. "Comment faire?" il se demande. A quatre pattes, il se met à tâter avec ses mains, tout le tour de la plateforme; il a peur de *caler* dans quelque mauvais trou. Tout à coup, [qu'est-]ce qu'il trouve, bien bas, sur le mur? Un bouton, un gros bouton. "Qu'est-ce que c'est que ça? Un bouton? C'est toujours bien signe *d'une* porte." Prend le bouton; pèse sur le bouton. Une porte s'ouvre tout net. Voilà la clarté, le plein jour. Il n'y a plus rien, ni vision, ni fantôme. Mais il aperçoit que ça n'est pas tout, qu'il n'est pas encore rendu au fond. Il a à descendre un bel escalier, en beau marbre, beau 'terriblement.' Il sonne la cloche du panier, qui remonte sans lui. Puis il ferme la porte derrière lui, prend l'escalier, et il descend en plein jour, descend, descend encore loin. Il arrive au bas de l'escalier. Le voilà dans un *terrain* nouveau, dans un monde nouveau. Plus loin, il y a une ville. Il ne comprend pas ça: "Comment, il y a une ville sous la montagne? . . . C'est égal! Je vas toujours y aller voir."

Il s'en va tout droit au premier château, sur le chemin. Arrive à la porte, cogne. *Ce qui* arrive? Une vieille bonne-femme, qui est

¹ Tout le long du récit, Hovington introduit des interjections que nous retranchons le plus souvent, comme "*Créyé! sacréyé! satré!*"

toute croche, a de la misère à grouiller. “Bonjour, ma grand’mère!” Mon Dieu! elle s’est mise à le regarder. “Que venez-vous faire ici, Seigneur! Comment êtes-vous descendu? Jamais il n’est venu personne ici et j’ai bien passé mes cent ans. Personne ne peut y arriver. Il n’y a pas moyen. Comment vous y êtes-vous pris?” Il conte: “J’ai descendu comme ci comme ça; enfin, je suis rendu.” — “Bien, où allez-vous?” — “Je vas en visite; je cherche à voir ce qu’il y a.” — “Ah! elle dit, vous ne pourrez pas aller bien loin.” — “Je pourrai toujours coucher ici? Je suis fatigué.” Elle répond: “Vous pouvez coucher, c’est vrai. Mais vous n’y serez pas longtemps, parce que personne ne couche ici sans se battre. Et vous ne serez pas capable de vous battre avec ces choses-là.” Il dit: “Avec quoi faut-il donc se battre?” — “Vous allez coucher dans cette chambre. *Mais* qu’il arrive, vers minuit, il faudra que vous gagniez le droit de coucher chez lui. Vous n’irez pas plus loin; il vous faudra *revirer* ici. Il va vous tuer.” — “Mais, qu’est-ce que c’est, donc?” Elle répond: “Ici, c’est un lion qui ne peut pas se tuer; et il faut que vous vous battiez avec lui, au sabre ou comme vous voudrez. Il vous dévorera tout de suite.” — “Si c’est de même, dit Petit-Jean, je ne suis pas armé comme il faut. Je n’ai qu’un sabre.” La vieille ajoute: “Si vous n’avez pas d’arme, il en a, lui. Regardez dans cette chambre, comme il y en a. Vous choisirez l’arme qu’il vous faudra pour vous battre.” — “Oui?” Elle dit: “Il vous donnera une chance, en vous laissant choisir l’arme. Si vous vous battez à l’arme blanche ne choisissez pas un beau sabre. Prenez celui-ci, le plus vieux; c’est le meilleur.” — “Ah! je ne ferai pas grand’ chose avec ça; au premier *sparage* que je ferai, il cassera; il n’est qu’en bois.” La vieille répond: “Ne craignez rien. Prenez-le; écoutez-moi! Je vous promets que vous serez bon.” Petit-Jean continue à converser avec la bonne-femme. Tout à coup le lion arrive. Ah bonjour! *d’y* voir cet animal, c’est terrible. “Tiens, bonjour, bonjour, Petit-Jean!” — “Bonjour, le lion!” — “Petit-Jean, que viens-tu faire ici? Où vas-tu?” — “Je viens ici te voir. En même temps, je voudrais marcher un peu, aller plus loin.” Le lion répond: “Tu ne seras pas capable d’aller plus loin. Faut ici gagner le droit de passer.” — “Que faut-il faire pour le gagner?” — “Faut se battre, tous les deux. Si tu me tues, tu gagnes; et tu pourras marcher un bout. Mais si tu ne me tues pas, pas moyen de passer! C’est moi que te tue.” — “C’est bon! on saura bien.” — “Ah, il dit, c’est ça!”

Petit-Jean a le choix de faire la bataille de la manière qu’il veut; c’est là la chance que lui accorde le lion. “Comment veux-tu te battre, à l’épée, au sabre, ou bien *des* poings?” Petit-Jean sait bien qu’il n’est pas capable *pour* le lion. Il dit: “Moi, je n’ai rien qu’une petite épée. C’est comme un couteau. Je ne puis pas m’en servir

pour me battre avec toi.” Le lion répond: “Si tu ne veux pas te battre à l’arme blanche ou au pistolet, il y a toutes les armes que tu voudras, ici. Il y a de tout; choisis!” Petit-Jean dit: “Battons-nous au sabre.” — “C’est bon, attends un peu.” — “Rentre ici.” Le lion l’amène dans une grand’chambre où il y a des sabres, des poignards en or, des poignards en argent, d’autres en diamant. C’est beau; ça luit comme des soleils! “Tiens, dit le lion, choisis ce qui te plaira au travers de toutes ces armes. Tu *as beau*;¹ il y en a des vieux et des *neu’s*.” Se souvenant du conseil de la vieille, Petit-Jean prend le sabre de bois: “Je choisis celui-ci; moi, je ne suis pas fier; ce n’est pas ma coutume de me servir d’armes aussi beaux que les autres.” Le lion dit: “Tu choisis un vieux sabre qui est là je ne sais pas depuis quand. Tu n’es pas fou! Prends en donc un meilleur, un de *cèux-ci*.” Il lui montre de belles épées en or, qui reluisent comme des soleils.” Prends en un; c’est pour te défendre. L’autre va casser tout de suite.” Petit-Jean est près de prendre un beau sabre, qui le tente bien; mais non! Il dit: “Je prends ce vieux-ci.” — “Prends-le, *d’abord que* tu le veux.”

Avec son sabre de bois, Petit-Jean sort sur le champ de bataille, et le voilà pris avec le lion. C’est terrible, les coups qu’ils se donnent. Le lion est comme un papillon; vif, il n’y a rien pour battre ça. Mais Petit-Jean reste toujours sur ses gardes avec son sabre; il pare tous les coups que le lion peut *s’inventionner* de lui donner. Il est toujours prêt; il n’a qu’à présenter le sabre. Après une petite *escousse*, le lion devient pas mal fatigué. Quand il voit ça, Petit-Jean le darde à son tour. Le lion est tué. “C’est terrible!” dit Petit-Jean. “La mère ne m’avait donc pas trompé; sans le sabre, bien sûr je n’aurais jamais réussi à tuer une pareille bête.” Bien content, il s’en va trouver sa grand’mère, qui dit: “Ah! vous avez obtenu le droit de passer. Mais, à part de ça, je vas vous montrer *de* ce que vous avez gagné.” Petit-Jean dit: “J’ai gagné de passer seulement.” — “Non, vous avez gagné plus que ça; venez voir.” Elle l’amène, ouvre les portes d’une chambre qu’il n’a pas encore vue. C’est riche, riche, riche! tout en or et en argent. Au fond de la chambre, une belle princesse; il n’y en avait jamais eu de plus belle. Il en tombe quasiment sur le derrière, en la voyant. “Ah, bonjour, bonjour!” La princesse dit: “En me délivrant vous m’avez gagnée. Je suis à vous.” — “Bien, répond Petit-Jean, si ça adonne.” — “Vous êtes mon maître,” dit la princesse. *Toujours que* Petit-Jean passe la nuit au château.

Le lendemain matin, il se dit: “Ce n’est pas tout; il faut que j’en voie plus que ça, avant de mourir. En partant, j’ai dit à mon père de me pas m’attendre avant un an et un jour. J’en ai donc encore pour longtemps à voyager.”

¹ Dans le sens de: il n’y a que l’embarras du choix.

Il s'en va trouver la vieille. "Écoutez donc! est-ce qu'il y en a bien, de ces bêtes-là?" — "Il y en a trois en tout. Deux restent. Il vous faut en tuer encore deux; autrement vous ne passerez pas. Le chemin pour arriver au grand sultan est gardé par ces bêtes; et vous ne pourrez pas y arriver à moins de toutes les tuer." "*Sacréyé!* comment faire?" La vieille ajoute: "Elles ne sont pas toutes pareilles; il y en a qui ne sont pas commodes parmi elles." — "Ah, il dit, on le saura." — "Ne changez pas votre arme; gardez le sabre que vous avez là; c'est ce que vous pouvez faire de mieux."¹ — "Bien sûr, je ne peux pas trouver meilleur que ça; pour parer les coups, il n'y a rien de pareil. Vous voyez que la bataille avec le lion n'en a pas seulement fait partir la rouille." — "C'est de même."

Après avoir couché au château, Petit-Jean, le lendemain matin, dit: "A quelle bête faut-il avoir affaire, à *ct'heure?*" La vieille répond: "La bête que vous allez rencontrer a trois têtes. Cette bête est *comme manière* d'un géant. Et vous ne gagnerez contre elle qu'en lui coupant ses trois têtes." — "*Aiyé!* dit Petit-Jean, je ne sais pas si j'en viendrai à bout, une bête à trois têtes!" — "Faut bien!" — "C'est bon!"

Bien couché, bien nourri, dans un beau château, Petit-Jean n'est pas à plaindre. Mais le temps est arrivé; il faut marcher. Après déjeuner, il *se grève*, passe dans l'*autre bord*.² Diable! *ce qu'il* aperçoit? Le géant, un géant à trois têtes — imaginez! — qui dit: "Ver de terre, que viens-tu faire ici? Par quelle aventure es-tu arrivé? . . . Tu n'iras pas plus loin." — "Bien, répond Petit-Jean, je venais te voir. Après ça, je voudrais bien passer, aller plus loin: j'ai affaire au grand sultan!" — "Ah, ah, ah! le grand sultan? Personne ne le voit. Le grand sultan, d'abord, n'a pas besoin de toi. Va-t'en!" — "J'aime mieux me battre." — "C'est bon, on se battra!"

Les voilà pris. Cette fois encore, c'est au sabre. Ça *bûche*, puis ça *bûche!* Mais Petit-Jean ne se *maganne* pas; il ne fait rien que se mettre en *parage*, avec son vieux sabre de bois, tandis que le géant fesse *tout ce* qu'il peut. Après un certain temps, Petit-Jean donne un coup, tranche deux têtes au géant; deux têtes à-bas! Le géant dit: "Ah, arrête, chrétien! Comment se fait-il que tu *es* si fort? Mais nous voilà *bonne à bonne*, tête à tête." Petit-Jean répond: "Oui! c'est ainsi qu'il faut être. Tête pour tête, *on* n'en a rien qu'une à perdre." Les voilà repris comme de plus belle. Dans trois ou quatre *tours de ronde*, voilà la dernière tête du géant à-bas. "Bon, le voilà fini!"

S'en revenant trouver la bonne-femme, Petit-Jean dit: "Vous allez

¹ Hovington introduit souvent, ici par exemple, la phrase: "C'est bon!" Il se servait souvent de ces mots inutiles comme pour s'aider à mieux fouiller sa mémoire.

² Dans un autre salle.

toujours me montrer ce que j'ai gagné, cette fois-ci." Ils entrent. Dans la plus belle chambre du monde, voilà encore une belle princesse, belle comme le jour. Petit-Jean couche encore au château, cette nuit-là.

La troisième journée arrivée, après déjeuner, il demande encore: "Grand'mère, qu'est-ce qui doit arriver, ce matin, avant que je passe?" Elle répond: "C'est aujourd'hui le dernier combat. Vous pouvez encore réussir, *pareil*." — "Tonnerre! il dit, c'est dangereux. Hier, il m'a fallu couper trois têtes au géant; et lui, il n'en avait rien qu'une à couper." — "Ne craignez pas! vous êtes un bon batailleur. Gardez votre sabre."

L'heure arrivée, il passe dans la salle voisine. C'est encore un géant, mais, cette fois, un géant terrible, à sept têtes. Ah! mon Dieu! quand Petit-Jean voit cet animal terrible, il pense: "C'est fini! jamais je n'en viendrai à bout. Quel animal affreux! Mais je suis trop avisé pour reculer,¹ il faut aller au bout." Voilà la bête qui commence à faire son *oremus*. "Pour que tu passes comme tu le veux, il te faudrait me tuer; et tu n'y viendras pas à bout. Ce qui va t'arriver, c'est que tu vas mourir." — "C'est bon! j'essaierai toujours, et je ferai ce que je pourrai." Comme de vrai, voilà la chicane qui prend. Ça claque et puis ça *bûche*. Petit-Jean faisait encore *la même* geste. Rien que la peine de pointer son sabre, et tous les coups se parent tous seuls, les coups passent à côté. Lui, quelquefois, en pousse, des bons coups. Trois, quatre, six, sept têtes! Il les a toutes jetées à-bas. "Les têtes à-bas, ah! je suis libre!"²

La bonne-femme s'en vient en disant: "Vous avez fait un coup terrible, je vous assure. *A'ci'heure*, vous voilà comme un roi." — "Ah! il répond, je ne suis pas encore rendu; il me faut aller plus loin." La vieille dit: "Ce n'est pas aisé d'aller plus loin. Si les gardiens sont morts, il y a encore un bout de chemin qui n'est pas commode." — "*Badame!* je passerai comme je pourrai; les autres y passent bien." — "Les autres y passent? Oui, mais par en l'air. Vous, vous n'êtes capable d'y passer, ni en l'air ni à terre." — "Ah, ah! il dit, si je ne peux pas d'une manière, j'essaierai d'une autre." Ce soir-là, la vieille lui montre encore une princesse, *bateau!* encore plus belle que les autres, plus jeune et plus merveilleuse. Il faut vous expliquer que, s'il est vrai qu'il avait délivré³ ces princesses, elles n'étaient pas encore à lui.

Petit-Jean demande à la bonne-femme — la vieille fée — : "Mais qu'est-ce qu'il y a en arrière du château?" — "C'est une bâtisse." — "Pourquoi cette bâtisse?" — "Pour y garder des chevaux. Trois

¹ Ici Hovington emploie le mot "*bacquer*," forme anglaise francisée ("to back down").

² Hovington emploie ici l'anglicisme: "Je suis *clair*" (*clear*).

³ Hovington dit: "*démorphoser*."

chevaux s'y trouvent." — "Trois chevaux?" Elle répond: "Oui! des beaux chevaux. Ce sont les chevaux du château, pour le service des maîtres." — "Ah, c'est bien! Moi qui veux aller plus loin, je m'en servirai. Je puis bien les prendre, les chevaux de l'écurie, bonne grand'mère?" — "Oui, vous pouvez choisir celui qui vous plaira et vous en servir. Ils sont à vous; vous les avez gagnés. Par exemple, je vas vous dire une chose. Vous ne devez pas aller à l'écurie sans être averti. Vous allez y entrer sans moi — ce n'est pas là mon affaire — ; là, vous verrez trois chevaux et trois selles. Un cheval est vert, l'autre est jaune, le troisième est, disons, noir. Après les avoir regardés, vous prendrez celui qui vous plaira le mieux. Mais je vous donnerai un conseil qui vous portera chance; prenez le cheval vert qui est tout au fond de l'écurie. N'oubliez pas la bride et la selle. La bride, vous lui passerez *dans le cou*; ne craignez pas; allez-y!" Petit-Jean part pour l'écurie.

Rendu, il regarde partout. C'est comme dans un château. "*Aiyé!* il dit, c'est en ordre ici, pas un brin de foin sur le plancher!" Cherchant la bride et la selle, il prend celles qui sont vertes. Il part pour aller chercher le cheval vert, au fond. Rien de plus beau que le cheval du bord, qui est jaune. "Ah, Seigneur, le beau cheval! j'aimerais mieux prendre celui-ci." Les jambes fines, droit comme un coq, les oreilles à pic, c'est un vrai cheval de race. "Pourtant, il pense, la bonne-femme m'a dit de prendre le vert. Je vas toujours aller le voir." En passant, il aperçoit le noir. Ah! il reluit comme un soleil, *de force comme* il est noir. "*Bateau!* c'est un beau cheval, aussi bien fait que le jaune. La bonne-femme, j'ai bien peur, va me donner quelque chose qui ne fera pas; on ne peut pas mieux avoir que celui-ci. Mais elle me l'a conseillé, je vas toujours voir le vert." Fait un bout et arrive à la *barrure* où se trouve le cheval vert. "*Créyé!* il est tout tortu, les pattes pleines de bosses, croche, quasiment à l'envers! *Hâle* sa bride, s'en va pour lui présenter. Mais en le voyant bien, il le trouve si dégoûtant qu'il retire la bride, pour revenir aux autres chevaux. "Ça, ce n'est pas un cheval. Pourquoi ne pas me *grèyer*, quand j'en ai la chance?" Le cheval vert avait déjà la tête en l'air, pour prendre le mors de bride. Voyant Petit-Jean partir, il dit: "Prends-moi, ne crains pas, prends-moi! n'aie pas peur!" — "Tu parles?" — "Oui, je parle quand il le faut." — "Oui, puisque tu parles, je vas te prendre." Il lui met la bride à la gueule tout de suite, la selle sur le dos, et il l'amène au château: "La mère, *a'ct-heure*, je pars." — "Oui, partez! Mais, apprends-le, ce cheval ne mange pas d'autre chose que du pain, et il ne boit pas d'autre chose que du vin. Il ne lui en faut pas beaucoup, de pain et de vin; et vous en trouverez, en voyageant. Vous n'avez pas besoin non plus d'apporter de provisions." — "Ça n'en est que mieux, répond Petit-Jean;

je pars donc pour aller voir le grand sultan.” Elle répond: “Allez-y! Par exemple, prenez garde à vous. Vous êtes pas mal avancé, je vous assure. Vous avez bien réussi, jusqu’à *ct’heure*. Mais ce n’est pas drôle, chez le grand sultan. Ça sera bien juste si vous en sortez.” — “Oui? j’aimerais bien à voir s’il est là, comme on le dit.” — “Ah! elle répond, il y est; vous allez le trouver bien bon garçon; il vous fera une belle façon. Mais défiez-vous en.”

“Petit-Jean se grève et il part. “Bonjour, ma vieille, au revoir! je repasserai ici dans quelque temps.” — “Oui, je vous le souhaite, mon garçon. Si vous êtes chanceux, si vous êtes adroit, vous repasserez; . . . je vous le souhaite.”

En montant à cheval, le jeune homme part, file comme le vent. “Seigneur, ça passe!” Il a de la misère à prendre vent, sur son cheval, *de force que* ça va vite. Il dit: “Tâche de ne pas aller ¹ si vite que ça, j’étouffe.” Le cheval diminue un peu son galop. Mais ça passe, ça passe! Quand il a fait un bon bout, le cheval arrête net. “Qu’est-ce qu’il y a?” ² Le cheval répond: “Arrête, mon ami! Ecoute, j’ai quelque chose à te dire, ici.” — “Qu’as-tu à me dire?” — “N’oublie pas ce que je vas te dire.” — “Tu parles; tu as un beau don.” — “Ah oui! je parle quand il le faut.” — “En voyage, ça sera plus désennuyant.” — “*A’ct’heure*, donne-moi un verre de vin.” [— “Où le prendre, le vin? Je n’en ai pas.” — “Prends-le dans mon oreille gauche.” Petit-Jean regarde dans l’oreille gauche, y trouve une bouteille de vin, qu’il donne au cheval vert.] ³ “Donne-moi des biscuits.” ⁴ Prend des biscuits, les lui donne. Le cheval dit: “C’est ça! Remonte à cheval. Quand tu seras prêt, pique de l’éperon; ne ménage pas; pique et puis pique! N’aie pas peur de me faire mal; n’aie peur de rien. Nous avons une rivière à traverser qui a cent mille de *large*. Ce n’est pas aisé; il faut la sauter, car il n’y a pas de pont, *point rien*. Faudra pas ménager, tu comprends.” Petit-Jean répond: “Tu n’en viendras pas à bout; c’est trop large; tu vas retomber dans le milieu.” — “Pique de l’éperon, je te le dis.” Remonté sur son cheval, bien assis, il pique. Ça part comme l’éclair. *Bonté!* ça marche. *Bonjour!* ça roule. *Aaah!* il ne voit plus les arbres, rien! ça passe trop vite.⁵ Après un bon bout, le cheval parle encore: “Pique, mon ami, pique! ne ménage pas.” Petit-Jean pique ses éperons jusqu’au talon, et hurra! C’est une affaire terrible, la vitesse. “Tiens-toi bien et pique!” C’est le dernier saut que le cheval fait,

¹ Hovington dit: “Tâche pas d’aller si vite. . . .”

² Texte: “C’que ça c’qu’y a?”

³ Ce détail entre crochets est ici maladroitement omis par le conteur. Nous y suppléons un trait tiré d’un autre conte canadien.

⁴ Hovington dit: “. . . des *crokerse*” (Angl. “crackers”).

⁵ Hovington ajoute ici la comparaison: “C’était comme — dans les chars — les poteaux de télégraphe.”

ses quatre pattes sur le bord de la rivière: "Pique!" Piqué, le cheval se mâte, saute, . . . retombe les quatre pattes de l'autre côté de la rivière, pour ne pas dire plus loin. "Bien, il dit, à présent, ménage n peu. Reposons-nous, il n'y a *pas de soin!*" Petit-Jean n'en revient pas. "C'est terrible!" il dit. Se retournant, il ne voit pas même l'autre côté de la rivière, d'où il est parti.

Toujours, le cheval marche encore pendant quelque temps. Tout à coup, il s'arrête et dit: "Écoute, je vas te dire ce que tu dois faire. Tu sais comment est le grand sultan? Il n'est pas ménager pour personne: c'est le grand sultan, vois-tu! le grand savant, le grand sage. Enfin, tu vas voir. Il voudra te faire mourir; il faut s'en défier, pour ne pas te laisser prendre." — "Puisqu'il est si fin, je m'en défierai." — "Il faut que je te dise comment t'y prendre. Quand, aujourd'hui, tu arriveras à la porte de son château, le grand sultan viendra lui-même t'ouvrir. Il te fera une belle façon, de toutes manières. Si tu l'écoutais, il enverrait un de ses hommes me mettre dans l'écurie et me soigner. Mais réponds: 'Non! il faut que ce soit moi-même qui aille soigner mon cheval.' Ne crains pas, il ne te *tourmentera* pas longtemps. Quand tu viendras me soigner, je te dirai ce que tu auras à faire, plus tard." — "C'est bon!"

Ils arrivent au petit train à la porte du château, comme tous les autres. *Comme* de vrai, le grand sultan l'aperçoit, s'en vient vite le recevoir. — "Bonjour, bonjour! Où vas-tu donc?" Il répond: "Je viens me promener; je viens voir du pays. C'est une place que j'ai nouvellement connue, ce monde-ci, et je viens voir comment les choses se passent." — "Tu as bien fait." Le grand sultan se doute bien de ses batailles avec les monstres, mais il n'ose pas lui en parler. Toujours *qu'*il dit: "Je vas envoyer mettre votre cheval *dedans.*" — "Non, merci, monsieur (le) sultan. C'est moi-même et personne autre qui soigne mon cheval, et j'ai tout ce qu'il me faut de nourriture." — "Ah, c'est comme vous le voudrez." Petit-Jean s'en va donc mener son cheval à l'écurie du sultan. C'est une belle écurie, bien propre,

Rendu à l'écurie, voici ce que dit le cheval vert: "Sais-tu comment il va s'y prendre pour nous faire mourir tous les deux?" — "Non." — "Si tu ne prends pas garde, nous allons mourir ici, c'est sûr!" — "Qu'est-ce qu'il veut faire? Ce n'est pas pour se battre, toujours?" — "Non, mais il a une autre manière. Il va te demander si tu es garçon, si tu es marié, ci et ça. Tu lui diras la vérité, que tu es garçon et que tu cherches, pour te marier, une princesse de ton goût. Il va te croire. Après ça, il va te demander *pour* jouer *de* la cachette avec lui. Accepte. Trois jours de suite, il va se cacher, une fois par jour. Faudra que tu le trouves. Les arrangements seront que si tu le trouves, tu seras bon. Si tu ne le trouves pas, tu meurs en tombant en masse de sel." —

“Créyé! répond Petit-Jean, qu’est-ce que je vas faire . . . jouer de la cachette ici? Je n’y suis jamais venu, moi, et je ne connais rien, ici.” — Ecoute encore; ce n’est pas tout. Tu auras aussi le même moyen. Pendant trois jours tu te cacheras trois fois, à l’heure fixée, et il te cherchera. S’il te trouve, tu n’en auras pas pour longtemps à vivre. S’il ne te trouve pas, tu seras libre jusqu’à ce qu’une autre affaire se présente.”

Après cette explication du cheval vert, Petit-Jean part et s’en va au château. Il s’y trouve bien reçu; on lui fait grand’façon. Sa princesse vient lui dire bonjour. Ah! ça, c’est une princesse, par exemple! Belle, *ce qu’une princesse peut être belle, charmante.*

A l’heure du dîner, le grand sultan demande à Petit-Jean s’il est garçon ou marié. “Ah, il répond, je suis garçon. Je marche pour voir du pays. Je cherche à me marier, et je voudrais trouver une personne de mon rang, autant bonne que belle. Je crois que c’est ici un bon pays. J’ai déjà à faire mon choix de trois belles, au château voisin. Mais je ne suis pas tout à fait décidé. Je veux en voir d’autres, d’abord.” — “Eh bien, dit le sultan, la mienne est au jeu; si vous voulez la gagner, elle sera à vous.” — “C’est bien parler; j’en suis content.” — “Pour la gagner, dit le sultan, il faudra passer par le jeu de la cachette. Vous, le jeune homme, vous allez vous cacher le premier, demain matin, au soleil levant. A sept heures, ça sera fini; si je vous ai trouvé, vous serez à moi.” Petit-Jean répond: “C’est accepté.”

Consulté, le cheval vert dit: “Petit-Jean, quand tu viendras me donner à manger, ce soir, je te dirai où te cacher du grand sultan.” — “Si ce n’était de ça, je me demande comment je ferais, ici.”

Le soir, en donnant à souper à son cheval, Petit-Jean dit: “C’est demain matin, le jeu de la cachette.” Le cheval vert répond: “Demain matin, au soleil levant, tu te cacheras. S’il ne t’a pas trouvé, à sept heures, tu seras chanceux.” — “Mais où me cacher, ici, pour qu’il ne me trouve pas? Il est de la place, et moi, je suis un étranger qui ne connais pas les choses.” — “Reviens me voir demain matin, avant que le soleil se lève; je te le dirai.”

Dré le matin, il se lève et s’en va vite à l’écurie. “Tu pars pour te cacher?” demande le cheval. “Oui; mais je ne sais diable pas où.” — “Petit-Jean, regarde-moi dans l’oreille gauche. Si tu y vois un petit poil blanc, arrache-le. Laisse faire le reste; ça ira bien.” Comme de vrai, il arrache le petit poil blanc. *Pouf!* il se trouve lui-même changé en poil blanc, dans l’oreille gauche du cheval. Il est là, petit poil blanc.

Voilà le grand sultan qui arrive en cherchant. Cherche *sur tous les bords*, dans toutes les places. *Ben crère* qu’il ne peut pas le trouver! Cherche dans l’écurie; point de jeune homme. Ne le trouvant point là, le grand sultan s’en va chercher ailleurs. Il ne réussit pas mieux.

Sept heures sonnent. Désappointé, le grand sultan entre au château. Le cheval vert se secoue l'oreille. *Pouf!* Le jeune homme tombe à terre, sur ses pieds. "*A'ct'heure*, dit le cheval, si le sultan te demande de lui dire où tu étais caché, fais *semblant de rien*, et dis-lui que tu n'étais pas caché, mais que tu es allé voir à sa manière d'écluse, où il y a bien du poisson, du poisson terriblement.

Le grand sultan s'en vient au-devant de Petit-Jean. "Bonjour! viens déjeuner."

Pendant le déjeuner: "Mais dis donc, Petit-Jean, où étais-tu caché, ce matin?" — "Mais, il dit, je ne me suis pas caché." — "Comment, tu ne t'es pas caché? J'ai cherché partout, partout; mais je n'ai pas pu te trouver." — "Bon Dieu! vous ne m'avez pas cherché, parce que je n'étais pas caché." — "Dis-moi donc où tu étais." — "Vous avez, là-bas, un étang qui est bien rempli de poisson. En me levant, ce matin, je suis allé là et j'ai passé mon temps à regarder nager les poissons. Ça m'amuse tant que j'ai passé mon temps à les regarder. J'ai oublié de me cacher." Le sultan n'en revient pas: "Voyez donc! il n'y rien que là que je ne suis pas allé. Si j'y étais allé, je vous aurais trouvé?" — "Bien sûr, vous m'auriez trouvé!"

Pendant toute la journée, Petit-Jean, libre, caresse la princesse. La princesse, elle, est bien contente; elle l'aimait déjà *en masse, tout ça!* Il faut dire qu'elle n'avait *pas guère de cavaliers*.

Il fallait se cacher trois fois. Le soir, le sultan dit: "Je vous trouverai bien, demain matin. J'aurai plus de chance." — "Vous le pourrez bien. C'est une folie pour moi d'essayer à me cacher ici; vous connaissez toutes les places, et moi, je ne connais rien." — "Il y a bien des places, va!"

Avant de se coucher, Petit-Jean va voir son cheval vert, qui dit: "Demain matin, c'est encore à ton tour de te cacher. Tu viendras ici, avant le jour, me soigner, et je te dirai où te mettre." — "C'est bon!"

Bien matin, Petit-Jean se lève et s'en va à l'écurie. "Ah! tu t'en vas pour te cacher, ce matin? Tiens! regarde-moi dans la gueule. Si tu trouves une dent qui branle, au fond, arrache-la." — "Oui, mon petit cheval!" Regarde dans la gueule, voit une dent branlante, l'arrache; *pouk!* il se trouve lui-même planté à la place de la dent, et il est bien. Le sultan se lève et commence à chercher, bien décidé à se reprendre, cette journée-là. Va voir dans toutes les places, cherche partout; ne trouve rien. Vient voir dans l'écurie. Pas de bonne humeur, il se dit: "*Sacréyé!* j'ai cherché partout et je ne le trouve pas. Il faut que je regarde son cheval; c'est peut-être près de lui qu'il se cache." S'approchant, il commence à fouiller le cheval. Etrille le cheval, pour voir s'il ne pourrait pas attraper le jeune homme et le faire tomber. Pas d'affaire! Tanné d'étriller le cheval, il regarde

sous ses pattes. Rien! Sept heures sonnent. Il laisse le cheval et se sauve au château. Après son départ, le cheval *s'escoue* la tête. Petit-Jean tombe debout. "Ah! dit le cheval, non! il ne t'a pas trouvé." — "Non! il en est venu proche, mais il ne m'a pas trouvé." — "Il n'a pas été encore assez fin, c'est tout! S'il te demande où tu t'es caché, fais-lui encore une petite blague; ça ne fait pas de mal. Dis-lui encore que tu ne t'es pas caché. Il va te *tourmenter* pour savoir où. Tu lui diras que, sans essayer à te cacher, tu es allé au clos où il y a toutes sortes d'animaux féroces, toutes les bêtes les plus dangereuses dans le monde, les serpents, les lions, les loups, les tigres, enfin, tous les autres. Tu étais accoté sur la clôture, pendant que tu regardais tous ces animaux *rôder* autour de toi. C'est ce que tu lui diras; et il faudra bien qu'il te croie."

A sept heures, Petit-Jean arrive pour déjeuner. "Oui, dit le grand sultan, c'est terrible! Je n'ai pas encore pu te trouver. Dis-moi où tu t'es caché, puisque tu es quitte, pour cette fois-ci." L'autre répond: "Mais, je ne me suis pas caché. Je le voudrais que je ne le pourrais pas; je ne connais rien ici; je suis étranger, et il n'y a que deux jours et demi que je suis arrivé. Vous, vous êtes maître et seigneur de la place; c'est bien différent." — "Bien, répond le sultan, tu étais toujours quelque part. Où donc?" — "Je suis resté jusqu'à sept heures accoté sur la clôture, à regarder les animaux féroces de votre enclos." Se mettant à penser, le sultan dit: "C'est pourtant bien vrai, *de fait*; j'ai cherché partout ailleurs; il n'y a que là que je n'aie pas été." — "Vous n'êtes pas venu; c'est bien clair! Pour moi, je n'étais pas pour courir vous chercher, quoique je vous aie bien vu passer au loin." — "Bien, bien, bien, c'est trop curieux!"

La journée se passe encore de la même manière. Petit-Jean se promène avec la princesse, qui, elle, est bien contente de ses deux bons coups; elle l'aime à la folie. "Il y déjà deux affaires de passées; si vous réussissez toujours aussi bien, je pense que nous nous marierons." — "Princesse, croyez ou ne me croyez pas, un homme qui va essayer, c'est moi."

Le soir, c'est encore la même histoire; il va trouver son petit cheval, lui donne à souper. "Tiens! c'est donc la dernière fois que tu te caches, demain matin?" — "Oui!" — "Tu viendras un petit *brin* plus de bonne heure, pour que je te dise où te cacher. Ça ne sera pas facile, demain." — "C'est bon!"

Le lendemain *dré* le matin, il se lève et s'en va à l'écurie. Le cheval dit: "Tu es prêt? Je vas te dire où il faut que tu te caches. Regarde-moi sous la patte gauche. Si tu y trouves un clou qui branle, prends-le, arrache-le. Laisse faire le reste." Petit-Jean lève la patte du cheval, prend le clou qui branle, *houp!* Il se trouve mis à la place du clou, sous la patte du cheval. Le grand sultan se lève. Point de

bonne humeur, il cherche *sur tous les bords*. S'en va voir au jardin, à l'enclos où Petit-Jean prétendait être allé. Il ne le trouve pas. Le temps passe, c'est *betôt* fait. Le sultan est en peine. Un doute le prend: "Pas possible? Il est près de son cheval vert; son cheval doit lui parler; c'est lui qui doit le cacher. Si je ne trouve pas, je tue son cheval." Furieux, il arrive dans l'écurie. S'approchant du cheval, il l'examine partout, à l'entrée de la queue, dans la gueule, dans les oreilles, enfin partout où il s'imagine pouvoir trouver Petit-Jean. Ne le trouve pas!

Quand il voit que l'heure achève, il prend un instrument coupant, tue le cheval, le jette à-bas, le brise par morceaux, fend le cœur pour y chercher, fouille dans son ventre. Rien! Pendant qu'il débite le cheval, la patte dans laquelle est le clou *revole* un peu plus loin et reste là. Cherchant partout ailleurs, le sultan oublie la patte. Sept heures sonnent, il faut abandonner. Regardant les restes du cheval, il dit: "C'est terrible, tuer ce cheval et de le laisser en miettes, sans réussir à trouver son maître. Je vas me faire tailler, c'est sûr! Je crois que je vas attraper mon lardon." Bien en peine, il prend le chemin du château. "Après tout, il pense, je le paierai si cher qu'il s'en consolera, et je le ferai mourir avant qu'il puisse partir."

La patte du cheval dans laquelle est Petit-Jean se secoue, *houp!* le cheval se relève, se remue, aussi bien *comme* auparavant; et, en retombant sur ses pieds, Petit-Jean part pour le château. Le sultan demande: "Où vous êtes-vous donc caché?" — "Mais où voulez-vous que je me cache? Je ne connais pas assez bien la place ici, et je passe toute la journée avec votre princesse. Quand même j'essaierais, je ne pourrais point." — "Vous étiez toujours quelque part." Petit-Jean répète ce que le petit cheval lui a conseillé de dire: "Vous savez bien, ici, dans votre château, où est la chambre de votre princesse? Vous n'en êtes pas ignorant; elle est à *ras* la vôtre. Je suis venu lui faire visite avant de déjeuner." La princesse aimait bien trop Petit-Jean pour dire non. Le sultan dit: "Bien, voyez donc! ça fait exprès; il n'y a rien que là que je ne suis pas venu voir." — "Si vous ne m'avez pas trouvé, ce n'est ma faute. Je n'étais pas pour crier ou frapper sur le mur pour vous en avertir." — "Vous avez gagné vos trois cachettes, c'est bien clair. Demain matin, ce sera à mon tour de me cacher." Petit-Jean répond: "Ça ne sera pas aisé pour moi de vous trouver. Vous connaissez bien tous les secrets du château. Je serai aussi bien de ne pas essayer de vous trouver." — "Il faut que vous me trouviez. Sinon vous n'aurez ma fille en mariage et vous mourrez." — "Si je la gagne, vous me la donnerez pour épouse?" — "Bien sûr! le dédit en est fait. Pour la gagner, il faut que vous me trouviez chacune des trois fois que je me cacherai." — "C'est bon! j'essaierai."

Après avoir passé la journée avec la princesse, comme toujours, Petit-Jean va, le soir, soigner son petit cheval vert. “Tiens! dit le cheval, c’est à son tour à se cacher, demain matin. Viens me soigner *pareil*. Tu l’as disputé, je suppose, parce qu’il m’avait tué?” — “Ah oui! je lui ai parlé comme tu m’as dit de le faire.” — “Tu lui as dit que s’il touchait encore à ton cheval, il aurait connaissance de toi?” — “Je le lui ai bien fait comprendre.”

Le lendemain matin, Petit-Jean revient à l’écurie, à la même heure que d’habitude. Le grand sultan était déjà caché. “Le sultan a pensé à son affaire, dit le petit cheval; il est bien caché. Laisse-le attendre; tu n’auras pas de misère à le trouver.” — “*C’que* je vas le prendre?” — “Il ne sera pas mal’isé à prendre. Tiens! il est dans son jardin. Va donc demander à la princesse de venir faire un tour au jardin avec toi. Elle sera bien contente d’accepter. Apporte-toi un petit bout de bon fil à saumon, et attaches-y un *ain*.¹ Cache tout ça dans ta poche. Promène-toi dans les allées du jardin, toi et la princesse. Quand elle demandera: ‘Vous ne cherchez pas mon père? Le temps passe. Vous savez bien que si vous perdez avec lui, il ne peut pas se faire de mariage, rien!’ Tu lui montreras que rien ne presse. Avant sept heures, dans le trou d’eau, le long de l’allée, tu pêcheras et tu verras.”

Petit-Jean part, amène la princesse au jardin, où ils se mettent à se promener *d’un bord et de l’autre*, au milieu d’arbres remplis de beaux fruits. Quand la princesse voit le temps s’en aller, elle dit: “Vous ne cherchez donc pas mon père?” — “Où voulez-vous que je le cherche, moi? Je ne pourrais jamais savoir où il s’est caché. Lui, il connaît tous les endroits et moi je ne fais qu’arriver, je suis un étranger.” — “Ah! cherchez-le, toujours. Vous n’avez pas l’air pressé.” — “La princesse, je chercherai *betôt*.” Passant contre un trou où l’on a pris de la terre forte pour arranger les carrés dans le jardin, il regarde. C’est plein d’eau, et joliment grand. Il dit: “Princesse, regardez donc ce trou.” — “Eh oui! c’est un trou, je le vois bien. Mais ce n’est pas ici que vous cherchez mon père?” — “Votre père, je ne le cherche pas, non plus. Il doit y avoir du poisson, dans ce trou.” — “Ah, elle dit, non! Vous voyez bien qu’il ne peut pas y avoir de poisson. C’est de l’eau brouillée, vaseuse.” — “Mais, c’est encore curieux! Qu’est-ce que je vois là, comme ça? Ça s’adonne bien; j’ai un *ain*, un petit bout de ligne. Je vas essayer.” — “Ah! ne faites donc pas d’extravagances. A quoi ça sert-il?” Petit-Jean répond: “Regardons, toujours!” Prend son *ain*, sa petite ligne. Comme il jette l’ain à l’eau, le poisson mord; *pouf!* il est pris, sorti de l’eau. Le sultan, c’était lui, retombe sur ses pieds, en disant: “Vous m’avez pris!” — le sultan s’était mis en poisson. “Ah! il dit, vous m’avez pris!”

¹ Hameçon.

Petit-Jean *fait semblant* d'en être surpris. "Je n'aurais jamais cru que vous, le grand sultan, étiez dans ce trou d'eau sale. Quand vous êtes venu mordre, bien sûr, je vous ai pris. Je n'aurais pas pu faire autrement." — "Bien! répète le sultan, vous m'avez donc trouvé."

Ils s'en vont ensemble au château, où le sultan a la plus belle façon. "Ah! il se dit, je me reprendrai bien; il ne me trouvera pas toujours." Petit-Jean passe toute la journée avec la princesse, *tout ça*.¹ Vers le soir, Petit-Jean dit: "Il est temps d'aller se coucher *bien vite*."² — "Demain matin, dit le sultan, je me cacherai encore. Il faut que vous me trouviez absolument, ou vous n'aurez pas ma fille." — "C'est bon! j'essaierai bien, mais que voulez-vous? Si vous vous cachez, je ne vous trouverai pas. Qu'est-ce que je connais ici?" — "Ça, c'est un dédit qui est fait. Il faut y passer, ou vous êtes perdu, vous m'appartenez."

Petit-Jean s'en va voir son petit cheval vert, comme c'est bien entendu. Après souper, le cheval dit: "Reviens demain matin, pour que te dise où il doit se cacher."

Après avoir passé une bonne nuit au château, le jeune homme revient à l'écurie, soigner le cheval, qui dit: "L'heure arrive où il faut que tu commences à chercher le sultan. Il va se cacher — je vas te le dire — dans son jardin. Tu feras encore *semblant de rien*, en t'y promenant, comme hier, avec la princesse. Tu regarderas partout; tu voyageras d'un *bord* et de l'autre. Tout près de l'entrée, tu verras un petit pommier, où il y a une pomme plus rouge que les autres, *envers* l'entrée. Casse-là et . . . ne crains pas!" — "C'est bon!"

Petit-Jean s'en va chercher la princesse pour une promenade dans le jardin. "Ah oui!" dit la princesse, qui est bien contente — elle l'aime, il *n'y a pas de soin!* En entrant dans le jardin, la première chose qu'il voit, c'est cette pomme plus rouge que les autres, dans le petit pommier. Il se dit: "Je vois bien que c'est *ct'elle-là*. Ah! laissons faire, je la retrouverai bien!" Il fait *naître de rien*³ qu'il cherche et regarde partout. Après s'être promené dans le jardin, quand sept heures arrive, la princesse dit: "Vous ne cherchez pas mon père? Si vous ne le trouvez pas, vous êtes fini; point de mariage! Mon père va vous ensorceller en souhaitant. Vous savez que c'est le grand sultan." — "Mais où voulez-vous que j'aille le chercher? C'est perdre mon temps pour rien." En allant sortir du jardin, ils passent à *ras* le petit pommier: "Mademoiselle, vous ne mangeriez pas une belle pomme." — "Ah! j'en mange *ben manque*⁴ de pommes."

¹ Locution souvent employée par beaucoup de personnes, dans le sens de "et ainsi de suite."

² Dans le sens de "sous peu," "bientôt."

³ Dans le sens de "il ne fait pas connaître," "il feint de ne pas."

⁴ Beaucoup.

— “En voici une petite, bien rouge. Je vas vous la donner.” Sachant bien que c’est là son père, elle veut dire “Non!” Mais comme Petit-Jean casse la pomme, le grand sultan se trouve debout devant lui. “*Sacréyé!* il dit, vous m’avez encore trouvé.” Petit-Jean répond: “C’est vous qui m’avez trouvé; ça sert à rien de vous chercher ici, et je n’ai pas essayé.” — “Vous êtes bon; vous m’avez trouvé, *pareil*. Je pense que vous allez gagner ma princesse.” — “Si je la gagne, je serai bien content; c’est mon désir de la gagner.”

Passé encore la journée avec la princesse. Ils se promènent et font des *complots* toute la journée.

Le soir arrivé, le sultan dit: “C’est votre dernier soir à coucher au château. Je me cache demain matin, et si vous ne me trouvez pas, cette fois, vous êtes bien certain que ça n’ira pas plus loin. Je ferai ce que je voudrai de vous et de votre cheval vert, et vous n’aurez jamais ma princesse.” — “Enfin, c’est bien, mais je sais bien que je ne vous trouverai pas.”

Petit-Jean s’en va voir son petit cheval, qui dit: “Viens encore de bonne heure, demain matin, me donner mon déjeuner; et je te dirai quelque chose.”

Comme de vrai, en se levant, le lendemain matin, il s’en va à l’écurie: “Tiens! tu viens me porter mon déjeuner?” — “Oui!” il répond; et il lui donne une pinte de vin et une poignée de biscuits. “Ecoute! dit le cheval vert, c’est encore dans son jardin que se cache le sultan, aujourd’hui. Il essaie de te prendre sur un autre *bord*. Tu demanderas à la princesse de venir encore se promener avec toi. En rouvrant la barrière, regarde; il y a un rosier, un beau rosier, tout chargé de roses *dépareillées*.¹ Tu y verras une rose plus belle et un peu plus rouge que les autres; ce sera lui. Tu la casseras. Il n’y a pas de presse, mais prends garde de laisser passer sept heures.” — “C’est bon!” — “Et trompe-toi pas!” — “Ah! il n’y a pas de danger.”

Ça manque pas, le matin, Petit-Jean s’en va voir la princesse. Il ne sortait plus du château. La princesse commence à dire: “Mais vous ne cherchez donc pas mon père, ce matin? L’heure s’en va et, vous savez, il ne badine pas, lui. Quand il donne une parole, c’est fait. Si vous dépassez l’heure, vous êtes morts, vous, votre cheval, et tout ce qu’il y en a.” — “Belle princesse, où voulez-vous que je le cherche? Allons donc faire une petite marche dans le jardin. Après ça, nous le chercherons un peu.” Ils vont ici et là, dans le jardin. La princesse dit: “C’est terrible! Vous ne cherchez pas mon père. Allez donc! allez donc! Vous êtes fini et moi aussi, je crois bien.” — “Je le veux bien, mais où voulez-vous que je le cherche?” — “Cherchez-le où vous voudrez. Je ne le sais pas, moi, où il est; mais cherchez-le!” — “C’est bien, *on va* le chercher, *voir* si on *pour-*

¹ Belles sans pareilles.

rait.” En allant vers la barrière du jardin, il avise le petit rosier où c'étaient les plus belles roses qu'il peut y avoir. “Ah, les belles roses! il dit; regardez donc! il y en a une qui est belle, c'est terrible, plus belle et un peu plus rouge que les autres.” — “Venez donc chercher mon père; il est presque sept heures.” — “Ah! j'ai bien le temps. Mademoiselle, voulez-vous une belle rose? Regardez comme elle est jolie.” Elle reconnaît bien la rose, mais elle ne dit rien. “*Il n'y a pas moyen*, il faut que je vous la donne; elle est pour vous.” Elle répond: “Il y en a *ben manque*, des roses.” Il s'allonge le bras, casse la rose. Voilà encore le sultan debout devant lui. “Ah mais! vous m'avez trouvé.” — “Je vous 'ai toujours dans les jambes,' sans essayer de vous chercher. Comment savoir, moi, où vous vous cachez?” — “C'est bien, vous avez gagné ma princesse et vous êtes fameux. Le mariage va se faire; on va arranger ça.”

Après ça, c'en est fini des cachettes à faire. Petit-Jean est tranquille; il s'amuse encore mieux. S'en allant soigner son petit cheval, le soir: “Tu as une autre chose à faire, ce soir, dit le cheval. C'est la troisième journée que tu es ici, et tu te maries à la princesse. Quand vous serez couchés, le grand sultan attendra que vous soyez endormis. Il montra avec son grand *sable*,¹ et il vous tranchera le cou, (à) tous les deux. Il veut se débarrasser de vous autres.” — “Oui? *Créyé!*” — “Tu as besoin de faire le quart. Je te vas dire ce que tu dois faire. La princesse aime bien à jouer au trut.² Rendus dans votre chambre, au deuxième étage, vous jouerez aux cartes; avant de vous coucher, vous jouerez au trut. En bas, le sultan aura bien hâte que vous soyez endormis. Ça va l'embêter, si vous prenez du temps à vous coucher. Mais faites *naître de rien*. Jouez au trut, hurra! Prends ces deux belles fèves que je te donne. Faut pas que tu en aies peur; je sais que tu ne t'affraie de rien. Quand vous serez fatigués, joliment tard, tu prendras tes fèves, et, en les mettant sur le poêle chaud, tu leur diras: ‘Jouez au trut!’ Une criera: ‘Trut!’ et l'autre répondra: ‘Joue, trut, joue!’ La princesse te verra faire; mais ne la crains pas; elle t'aime, à *ct'heure* elle ne te trigaudera pas. Après ça, tu regarderas ce que tu n'as pas encore vu: la cage de l'oiseau d'or *félix*, qui est pendue justement au-dessus du chassis de votre chambre (nuptiale). La cage est *accrochetée sur* un gros clou d'or. Tu y apercevras l'oiseau malade, qui dort. Quand tu verras que c'est le temps de partir — il faut que vous vous sauviez, tous les deux — tu ouvriras l'*ouverture* du chassis; tu prendras la princesse par le bras, et tu l'amèneras à la fenêtre. En passant, décroche le cage de l'oiseau d'or *félix*, et saute *'aut-en-bas* par le chassis ouvert. N'échappe rien.” Petit-Jean dit: “Mais, mais! c'est haut. *On* va bien se tuer.” —

¹ Sabre.

² Jeu aux cartes.

“N’aie pas peur; je serai là, au-dessous du chassis, pour vous recevoir. Une fois à cheval, pique de l’éperon, par exemple. Sois vif!”

Tout se passe, au château, comme le petit cheval l’a dit. Le soir, dans leur chambre, les nouveaux époux jouent aux cartes, une *secousse*. Après les cartes, c’est le trut. Ils jouent longtemps; ils aiment ça, ce jeu-là. Le grand sultan, qui est là, accoté dans le pied de l’escalier, est fâché; il dit: “Ils ne sont pas encore couchés. C’est curieux, des jeunes mariés! . . . Ils ne vont pas attendre le matin, toujours?”

A l’heure fixée par son cheval, Petit-Jean prend ses fèves, les met toutes les deux sur le poêle, et s’en va trouver sa princesse. Bien réchauffées, les fèves se mettent à sauter. Une crie: “Trut!” L’autre répond: “Joue!” Et elles sautillent de même, en branlant. Ça les chauffe! Tout de suite, Petit-Jean prend la princesse par le bras et il dit: “Ho! il est temps de se sauver.” — “Ah, mon Dieu! elle dit, que j’ai peur de sauter comme ça, par le chassis. Nous allons nous tuer.” — “Ne crains pas! c’est moi qui te le dis. Si tu as à mourir ici, de la main de ton père, ce n’est pas mieux. C’est toujours la même mort.” — “Comme tu voudras.” En passant contre la cage, Petit-Jean voit l’oiseau d’or *félix*, qui a l’air bien malade, bien piteux. Décroche la cage, et s’approche au bord de la fenêtre. Seigneur, que c’est haut! Au pied, il voit son cheval. “Mon Dieu! il pense, faut savoir si nous allons tomber dessus.” Saute en tenant sa femme et la cage bien serrés. Tombe assis sur le cheval, comme sur une belle chaise bourrée. L’oiseau, dans la cage, part à crier; il crie, il crie, c’est terrible, ce qu’il crie — ça faisait bien longtemps qu’il n’avait pas crié. “*Bonté!* dit Petit-Jean, nous sommes finis.” Faut *ben crêre* que ça excite le grand sultan, d’entendre son oiseau d’or *félix*. “Qu’est-ce qu’il y a?” Ils sont partis, la cage et l’oiseau aussi; le sultan ne prend pas de temps à s’en apercevoir.

Pendant que Petit-Jean fuit à toute vitesse, il voit arriver derrière lui, *après* ses troussees, toutes les bêtes, les mauvaises bêtes féroces qu’il a vues dans le grand clos. Comme elles en *regagnent* sur lui, le petit cheval crie: “Pique, Petit-Jean! pique, Petit-Jean! ne ménage pas.” Il pique, et ça passe comme le vent. Mais les bêtes vont aussi vite, le gueule ouverte pour le saisir.

Avant d’arriver à la grande rivière qu’ils avaient encore à traverser, le petit cheval crie: “Pique, Petit-Jean! pique de l’éperon.” Petit-Jean pique, on peut bien croire! Le cheval s’en va sauter les quatre pattes ensemble sur le bord de la rivière, en disant: “Pique!” *Hop!* il s’envoie d’un bord à l’autre bord de la rivière. Tiens! l’oiseau ne crie plus, une fois la rivière passée. Il a l’air caduc; il a l’air quasiment mort. “*A’ct’heure*, dit le cheval, doucement! Abandonne de me piquer; nous sommes sauvés, mais nous n’en avons pas eu de reste.”

Tous les animaux sont arrêtés de l'autre côté de la rivière incapables de passer.

Bien content de son petit cheval vert, Petit-Jean revient tout droit au château où il l'a pris. Rendu, il s'en va le mettre dans son écurie; puis, il s'en revient au château, où il reste plusieurs jours, tranquille, avec sa princesse. Toujours là, la bonne-femme, bien contente, les sert comme il faut. Petit-Jean, à tous les repas, va soigner son petit cheval avec le plus grand soin, on peut bien le croire! Ça se passe de même.

Quand il est tanné, il dit: "*A'ct'heure*, nous allons gagner à la caverne." Il ne faut pas oublier qu'il avait promis à ses frères de revenir au bout d'un an et un jour, s'il était encore vivant. L'an et un jour n'étaient pas encore tout à fait écoulés; mais ses frères venaient tous les jours sur le bord du trou où il s'était enfoncé. Ils voyaient bien que leur frère n'était pas arrivé, car la clochette ne sonnait pas et personne ne touchait à la corde qu'ils faisaient descendre à toute sa longueur. S'en retournant, le lendemain, ils revenaient, ils revenaient toujours.

Une bonne fois, Petit-Jean dit: "Le temps est venu; je m'en vas chez¹ mon père." Emportant la cage et l'oiseau, ils partent tous ensemble, lui, la princesse du grand sultan, et les trois autres princesses qu'il a délivrées.

Ils entrent à la caverne, arrivent au panier. En sonnant la cloche, Petit-Jean se demande: "*A'ct'heure*, comment arranger ça?" Oui! il voit qu'il y a du monde, en haut. "Ah! il dit, oui; ils y sont." Il y avait donc quatre princesses en tout à ramener avec lui. Après avoir hésité un peu, il dit: "Je sais laquelle je vas envoyer devant les autres. Il y a toujours pas de presse. Faisant embarquer dans le panier la première princesse qu'il a délivrée, il sonne la cloche. Et tous les frères, en haut, se mettent à *hâler*, *hâlent*, *hâlent*, *hâlent*. Quand ils aperçoient, au bord du trou, cette belle princesse assise dans le panier, mon Dieu! il y en a un qui dit: "C'est à moi, celle-là. Je la garde pour en faire ma femme." Les frères veulent se chicaner, se battre. La princesse dit: "Accordez-vous donc; ne battez-vous donc pas. J'ai encore une de mes sœurs, en bas, qui est bien plus belle que moi; et elle doit monter." — "Ah bien! ils disent, c'est encore mieux, *on va hâler* l'autre." Ils jettent le panier en bas. L'autre princesse *embarque*, et elle monte comme l'autre. Quand elle est rendue en haut, la chicane reprend entre les frères: "Qui est-ce qui va avoir *ct'elle-là*?" — "C'est pour moi!" — "Ne vous chicanez donc pas. *Pou'qua² faire* de vous chicaner? J'ai une de mes sœurs en bas, qui est sept fois plus belle que moi." — "Ah! ils répondent,

¹ Hovington disait: ". . . *sur* mon père."

² Pourquoi faire.

nous choisirons.” Renvoient le panier où, en bas, se place une autre princesse. Ils en font encore autant.

S'apercevant qu'il ne doit rester que Petit-Jean et sa cage en bas, ils se préparent à partir: “Mais, mais, mais! ça ne ferait pas; il faut toujours bien remonter l'oiseau.” La dernière princesse dit: “J'ai une de mes sœurs en bas et qui est bien plus belle que moi.” Renvoient le panier. Une fois le panier redescendu, Petit-Jean, sans y penser *sur* le moment, met l'oiseau dedans. “Mais, il se dit, ça ne fera pas; il me faut tout envoyer avant l'oiseau.” Il y met sa princesse, la fille du grand sultan, et il sonne la cloche. Ah bien *bonté!* quand les frères, en haut, la voient arriver, ils pensent: “C'est un ange de beauté,” tellement ils la trouvent belle. En disant: “Montons l'oiseau aussi,” ils font redescendre le panier. *Comme* de vrai, il faut bien que Petit-Jean envoie l'oiseau le premier, parce qu'ils ne peuvent pas monter deux à la fois, et il n'est pas question de laisser l'oiseau en bas, le dernier. Il le met donc dans le panier, sonne la clochette. L'oiseau monte. Les frères, en haut, disent: “Ah, voici la cage et l'oiseau.” Seigneur! l'oiseau est caduc, il ne grouille pas, il ne chante pas, il ne fait aucun signe de vie. Il est comme endormi, mort. Les princes disent: “C'est égal, *on* va l'amener, toujours.” Il y en a qui disent: “Nous ne laisserons pas Petit-Jean en bas?” Les princesses répondent: “Non, non!” Renvoient le panier. “Tiens! ils disent, jouons lui un tour. Si nous le montons, il va se choisir la plus belle princesse, et c'est lui qui héritera de la couronne de notre père, de la cage et de l'oiseau. C'est impossible! Tiens, il faut le faire tuer. Montons-le un peu, et de là nous le ferons tomber.” Tous les frères sont consentants; ils veulent se débarrasser de Petit-Jean. Se tenant un peu plus loin, prêtes à partir, les princesses ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe. Petit-Jean se place dans le panier, sonne la clochette et il commence à monter, il monte. Quand il est à peu près à la moitié de la hauteur, ses frères se disent: “Bon! il est assez haut. S'il retombe au fond, il n'aura plus l'idée de remonter.” Un d'eux coupe l'*amarre*. On peut *ben crère* qui lui, dans le panier, *si* il descendait! Culbute *par su* culbute. . . Il arrive en bas quasiment mort.

Toujours *qu'il* est là, entendu à terre, au fond de la caverne, à la noirceur. “Ils m'ont trigaudé. Il y a quelque chose qui va mal; mais c'est égal.” La bonne-femme, qui a entendu le *bordât*,¹ s'en vient voir, au pied de la caverne. Elle voit Petit-Jean à bout de souffle. Ah, mon Dieu! elle le pogne vite, en disant: “Je m'en doutais bien, que ça arriverait; c'est bien arrivé!” Elle le prend, l'amène, le couche d[ans] un beau lit, dans son lit de coutume. Elle le soigne avec toutes sortes d'onguents et de remèdes, pour le guérir. Dans le *temps de rien*, le voilà revenu.

¹ Bruit, remue-ménage; dérivé de l'anglais “bother.” (?)

Une fois qu'il est bien, il se demande ce qu'il va faire pour remonter. Il n'y a plus d'*amarre*, ni de panier, pour remonter. "Faut que je reste ici. C'est la seule affaire."

Il continue à vivre avec la bonne-femme. Il n'est pas si mal, puisqu'il a de quoi boire et manger. Mais, ce qui manque, c'est qu'il ne peut pas sortir, aller trouver sa princesse.

Pas mal longtemps après, il commence à s'ennuyer. En s'approchant, la vieille lui dit: "Vous avez l'air à vous ennuyer terriblement." Il répond: "Oui, je m'ennuie, *certain*. Ça fait longtemps que je suis ici, tout seul, *point rien* pour aller parmi le monde."

Il part et il s'en va voir son petit cheval vert, qui, en le voyant entrer, commence à hennir un peu. Après lui avoir donné à manger, il le peigne et il le *trime*¹ *comm' i' faut*. . Le petit cheval dit: "Tu m'as rendu un bon service; tu m'as soigné à la perfection. Mais, à présent, il faut que tu me fasses un bienfait, Petit-Jean." — "S'il y a moyen, répond Petit-Jean, je te rendrai tout ce que je pourrai." — "Tiens, il dit, prends ton sabre et coupe moi les deux jambes, les deux bras. Après ça, laisse-moi tomber sans *virer* la tête pour regarder. Ne regarde pas comment *c'que* je me *trime*. Tu sortiras tout de suite et tu t'en iras au château." — "*Créyé!* Petit-Jean dit, non! Il n'y a pas de danger, tu m'as trop rendu de services. Nous mourrons tous les deux plutôt. C'est à croire. . . !" — "Il le faut, il le faut absolument. Si tu ne le fais pas, ça ne sera point bien." — "*Badame!* si tu y tiens. . . Mais c'est terrible comme tu me fais de la peine. Après m'avoir sauvé la vie plusieurs fois et m'avoir tout fait gagner, tu veux que je te tue." — "Oui, fais ce que je t'ai dit. Il n'y a pas d'autre moyen." — "C'est décidé." — "Mais, par exemple, ne regarde pas derrière toi, je t'en avertis. Quand tu auras coupé mes quatre membres, tu *vireras* le dos. Sauve-toi au château, pour ne revenir qu'un peu plus tard." Ça lui coûte bien, mais il finit par tout promettre. Décidé, il prend son sabre,² s'avance vers son petit cheval. Puis . . . ça lui coûte, mon *Dou!* "Frappe, dit le cheval, ne crains pas; n'aie pas peur, tu ne me feras pas grand mal. Je te demande de faire cet ouvrage et je ne me mettrai pas en défense *avec* toi." Toujours qu'il se résout, coupe les deux bras, coupe les deux jambes. Le cheval tombe à-bas, comme de raison, et il se met à se débattre. Petit-Jean, lui, fait comme il doit faire. *Revirant de bord*, il sort de l'étable à la course, et il s'en va au château. *Ça l'occupe*. Au bout d'une *escousse*, il veut aller voir ce que devenait le cheval. Il se dit: "Il est toujours bien mort. Je vas aller le porter ailleurs, l'enterrer avec soin. Il vaut bien ça, et il ne faut pas le laisser pourrir dans l'écurie."

¹ Anglicisme.

² Toujours prononcé "*sable*."

Le voilà qui part. Tout à coup il voit venir *envers* lui un beau monsieur. “Qu'est-ce que c'est ça? dit Petit-Jean; il y a encore du monde, ici? D'où vient cet homme? S'il veut faire des *gestes*, j'ai mon sabre.” S'approchant, il le salue: “Bonjour, monsieur!” — “Bonjour, monsieur!” — “Mais d'où venez-vous donc? Il y a longtemps que je suis ici, et je n'ai encore vu d'autre être vivant que la vieille sorcière, qui ne m'a pas non plus averti de votre présence.” — “Elle ne vous l'a pas dit parce qu'elle n'en sait rien. Si vous dites que vous ne m'avez pas vu, vous vous trompez bien. Vous m'avez vu plus¹ souvent que vous le pensez.” — “Je vous dis que non; je ne vous ai jamais vu.” — “N'aviez-vous pas un cheval? Bien, il dit, c'est moi.” C'était son cheval vert qui s'était reformé en monsieur, après avoir été longtemps métamorphosé. “Vous m'avez délivré; et le seul moyen d'y arriver, c'était de me couper les membres comme vous l'avez fait.” — “Ah! que j'en suis content, bien content!” dit Petit-Jean. Le cheval reprend: “Mais vous avez été trigaudé par vos frères, et vous voulez sortir de ce monde-ci, je le sais.” — “Oui, c'est bien vrai, j'ai été trigaudé et je ne peux plus trouver le tour de remonter sur la terre.” — “Moi, je suis un homme comme vous, après avoir été longtemps changé en cheval. A présent, j'ai mon idée. Restez avec moi pendant quelque temps, et quand le moment sera venu, nous chercherons ensemble un moyen pour vous faire remonter. Vos frères sont terribles *de* vous avoir fait un coup comme ça. Je ne comprends pas pourquoi. Dans tous les cas, si vous voulez me promettre de ne point leur faire de dommage, — vous pourrez seulement les punir un peu, — je trouverai bien un moyen de vous aider.” — “Ah! je vous le promets bien, et je serai content de retourner dans mon pays.”

Petit-Jean reste là pendant quelques jours. Un bon matin, son ami, le bel étranger, lui dit: “A présent, nous allons nous *grèyer* pour vous monter sur la terre. C'est pas mal difficile; voyez-vous, la vieille qui reste ici est une sorcière. Il faut qu'elle disparaisse d'ici.” Petit-Jean répond: “*Créyé!* elle m'a rendu des bons services.” — “Ça ne fait rien.” — “Elle m'a bien rendu service; et je ne peux pas l'oublier.” — “N'oubliez pas qu'une fée a tous les tours, tous les moyens pour ensorceler. Elle est vieille, mais elle peut encore vous faire sortir de la caverne, si elle veut. Prenez-en ma parole. Allez lui demander de le faire.”

S'approchant de la vieille fée, Petit-Jean dit: “J'ai une chose à vous proposer, ma grand'mère. *Ce n'est pas ça,*² faut que vous me montiez au haut de la caverne.” — “Comment veux-tu que je te monte là-haut? Je n'ai pas de griffes; je ne suis pas un chat, ni un

¹ Toujours prononcé *pu*.

² Il n'y a pas à dire.

oiseau. Il n'y a pas moyen, je ne peux pas te porter sur mon dos." — "Ah! vous me porteriez bien, si vous vouliez. Vous allez vous *appareiller* et venir me porter au bord du trou. Si vous refusez, je vous coupe le cou." Il avait bien fait de prendre son sabre, car il ne savait pas à qui il avait affaire. Quand elle se voit menacée, elle dit: "Je vas essayer; mais je ne promets pas de vous rendre. Je suis trop vieille." — "Si vous voulez me rendre vous le pouvez. Autrement ça sera de votre faute."

Aussitôt que Petit-Jean *embarque* sur son dos, elle part. Dans la grotte, elle commence à monter en *graffignant*¹ les murs, comme le fait un écureuil. Elle ne monte pas fort, on peut bien croire, avec Petit-Jean sur son dos. Quand ils sont sur le point d'arriver en haut, elle se plaint: "Mon Dieu! je ne peux pas aller plus loin, je suis trop fatiguée; *on va tomber, on va tomber.*" — "Ah, ma vieille *bigrèse*, si tu ne me rends pas au bord, *appareille-toi*, tu vas mourir. Tu es comme mes frères; tu me rends a moitié chemin et tu veux me laisser tomber pour te débarrasser de moi. Mais tu ne réussiras pas. Travaille encore!" Elle recommence à gratter, gratte. Enfin, Petit-Jean réussit à se mettre les mains sur le bord du trou. Après les mains viennent les pieds; voilà Petit-Jean sorti. "Bonne-femme, il dit, rien ne me retient de [ne] pas te couper le cou pour avoir voulu me trahir. Mais vas-t'en comme tu le voudras, parce que tu m'as rendu bien des services." Ce que sont devenus la vieille et le beau monsieur si longtemps transformé en cheval vert, je ne pourrais pas vous le dire.

Quant à Petit-Jean, lui, il se dit: "Il faut que j'aie vu où sont mes frères. Je suis bien sûr qu'ils sont mariés. S'ils peuvent avoir pris la mienne! . . ."

Comme il entre au château du roi, son père, ses frères l'aperçoivent. "Mon Dieu! ils crient, voilà Petit-Jean. *Quand on pense!*" Le vieux roi, qui les entend, répond: "Mais vous m'aviez dit qu'il était mort." — "Nous le pensions bien mort, soyez en sûr. La corde a cassé et le panier a disparu avec Petit-Jean." — "Vous auriez bien dû m'en avertir et mettre un autre panier," — ils mentaient, les *bons riens!*² Quand les princesses le voient arriver, elles sont contentes, on n'en parle pas! C'est un bonjour! Petit-Jean entre au salon du roi, où la cage de l'oiseau d'or *félix* est suspendu. Si vous aviez vu l'oiseau! Lui qui, depuis son arrivée, est toujours triste, caduc, malade au point d'en mourir, en voyant paraître Petit-Jean, il commence à chanter, à chanter, à turluter, à parler; enfin, c'était un oiseau de vérité!

Le roi dit: "Tes frères te pensaient morts, mais moi, j'espérais encore te voir revenir." Petit-Jean raconte la trahison de ses frères, qui

¹ Pour *égratignant*.

² Contraction de "bons à rien."

voulaient tous avoir la plus belle princesse pour femme. Ici, l'oiseau d'or *félix* fait son trille, le plus beau qu'on ait jamais entendu. Ce trille voulait dire quelque chose que tous ont compris. Petit-Jean déclare: "Je ne veux pas tirer vengeance de mes frères; c'est une promesse que j'ai faite." Bien qu'il soit vieux, le roi ne dédaigne pas les belles princesses. Comme il est veuf, il ne refuse pas pour lui-même la plus âgée des princesses. Aux deux princes reviennent ses deux sœurs; et à Petit-Jean, la fille du grand sultan, la plus belle de toutes.

Petit-Jean ne tarda pas à avoir la couronne de son père. Il paraît que c'est là ce que l'oiseau d'or *félix* avait demandé, dans son trille.

87. LE RUBAN BLEU.¹

C'était une veuve qui n'avait qu'un petit garçon, Petit-Jean; pauvre comme la gale. Le petit garçon, âgé, je suppose, de quatorze ans, était *feluette*, maigre; il ne pesait pas trente livres.

Ils s'étaient bâti une petite maison à travers des gros *habitants* riches. Par pitié pour la veuve, les *habitants* lui faisaient filer de la laine, de la filasse, à l'année. Elle vivait donc *avec* son *rouette*; et si elle n'avait pas toujours ce qu'elle voulait avoir, elle se tirait toujours d'affaire.

Un jour qu'elle était *après* filer comme de coutume, il lui vint une idée. En tâtant un paquet de laine de trois ou quatre livres, qu'on lui avait donnée à filer, elle se dit: "Si j'en volais un peu ici et là, je vivrais mieux." Elle commença par prendre un demi-quarteron. D'une affaire à l'autre, elle vint à prendre un quarteron de tout le monde. [A la fin] elle prenait une demi-livre.

Les *habitants* se sont aperçus que la veuve les volait. Ils ont dit: "Oui? Tu nous voles? *D'abord* que tu nous voles, [nous allons] abandonner de te faire filer. Tu apprendras à mieux faire."

En perdant son gagne-pain, comme de raison, monsieur, *ça* été la misère *tu suite*² — elle n'avait pas d'*avances*. Elle dit à son petit garçon: "Il faut que tu quêtes." Il répond: "Je quêterai bien."

Le lendemain matin, elle lui donne un petit sac pour ramasser de la fleur,³ et une petite chaudière pour ramasser du beurre ou bien de la graisse. Avant de partir, il demande: "Comment *c'qu'on* dit?" Elle répond: "Tu demanderas la charité pour l'amour du bon Dieu." *Ça fait qu'*il part nu-pieds, nu-tête, et il arrive chez le premier voisin. Il demande la charité pour l'amour du bon Dieu. La femme le prend par le bras, ouvre la porte et le jette dehors en lui donnant un coup de pied au derrière. "Va, petit voleur de laine, pareil à ta mère."

¹ Raconté par Jean Bouchard, en juillet 1916, au village des Eboulements (Charlevoix). M. Bouchard naquit aux Eboulements, en 1855.

² Tout de suite.

³ Fleur de farine.